

TROIS QUATORZE



Le journal de PIE — Numéro 56 — 2016

TROIS QUATORZE • LE JOURNAL DE PIE • PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES

34^E ANNÉE — « *Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu* » La Fontaine — N° 56 — NE PEUT ÊTRE VENDU



PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES — 04 42 91 31 00 / 01 55 78 29 90 — 87 BIS RUE DE CHARENTON, 75012 PARIS / 39 RUE ESPARIAT, 13100 AIX EN PROVENCE — WWW.PIEFRANCE.COM
ASSOCIATION À BUT NON LUCRATIF, LOI DE 1901 — N° SIRET : 324 285 204 00032 — APE : 9499Z — FAX : 04 42 91 30 80 — CERTIFICAT D'IMMATRICULATION : ATOUT FRANCE (ARTICLE R111-21 DU CODE DE TOURSIME) : IM075110045 — GARANTIE FINANCIÈRE : HSBC — RCP : ALLIANZ IARD — MEMBRE DE L'OFFICE — MEMBRE DE L'U.N.A.T — MEMBRE DE L'U.N.S.E.

VOCATION & ACTION DE PIE — PARTIR OU ACCUEILLIR — L'ASSOCIATION ORGANISE, EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER, DES SÉJOURS CULTURELS DE LONGUE DURÉE, EN DEHORS DE TOUTE CONSIDÉRATION SOCIALE ET ETHNIQUE, ET INDÉPENDAMMENT DE TOUT POUVOIR POLITIQUE, IDÉOLOGIQUE OU RELIGIEUX : ÉCHANGE TRIMESTRE, SEMESTRE OU ANNÉE SCOLAIRE — ACCUEILLIR UN LYCÉEN ÉTRANGER.

COMPAGNON DE ROUTE DE PIE, LE JOURNAL *TROIS QUATORZE* RELATE LA VIE ET L'EXPÉRIENCE DES ADOLESCENTS ET DES FAMILLES QUI SE LANCENT DANS L'AVENTURE DU SÉJOUR SCOLAIRE DE LONGUE DURÉE — TROIS QUATORZE PUBLIE DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS ENTRETIENS, TÉMOIGNAGES, REPORTAGES, PORTRAITS...

Retrouvez TROIS QUATORZE sur : www.piefrance.com et sur Facebook : www.facebook.com/journaltroisquatorze

Écrire à TROIS QUATORZE : trois.quatorze@piefrance.com

Rejoindre le RÉSEAU PRO DE PIE : www.piefrance.com/linkedin



TROIS QUATORZE — Direction de la Publication : PIE — Gratuit — n° 56 — 6 000 ex. — Rédaction : Xavier Bachelot — Assistante de rédaction : Pauline Arnould — Maquette & graphisme : J.-M. Gonzalez & Xavier Bachelot — Photos et textes : les participants aux séjours PIE — Ont participé à la création de ce numéro : Carmen Bachelot, Afif Boucetta, Bénédicte Déprez, Sarah Gonzales, Andrée Hamonou, Maya Ludwiczak...



Mascotte de la promo 2015-2016 : *l'Opossum Écarlate*
PETIT ROBERT A. – ZOOLOGIE. *Sarigue de l'ordre des Marsupiaux, qui vit en Amérique, de la taille d'un écureuil, au pelage fin et long, grisâtre ou brun (...)* "[...] Un couple d'opossums qui se cachaient dans le feuillage épais des grands arbres" (Verne, *Enf. cap. Grant*, t.2, 1868, p.192).

Sommaire du numéro 56

IMAGES ET RÉCITS DES PARTICIPANTS — PP. 3 à 11, 12 à 15 & 16 à 24
Témoignages et photos des participants aux programmes d'une année scolaire à l'étranger

AU NOM DE L'AUTONOMIE — PORTRAIT — PP. 12, 13
Martine Guérard et Éric Sévette, délégués PIE

UN PARCOURS D'EXCEPTION — ENTRETIEN — PP. 16, 17, 18
De la difficulté d'inscrire des jeunes étrangers dans les lycées français

LE RÉSEAU PRO DE PIE — P. 19
Gros plan sur le parcours d'un ancien participant : Pierre Bénétreau

UNE ANTENNE EN BELGIQUE — P. 23

CARNET DE L'ASSOCIATION — P. 23

En couverture : Théo, Pachuca, Mexico — 2015-2016
Participant au programme d'une année scolaire à l'étranger... et acrobate

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION PIE — CONVOCATION ET MANDAT

Cet avis tient lieu de convocation — Mandat à retourner à PIE, 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

La prochaine ASSEMBLÉE GÉNÉRALE (A.G.) de PIE se tiendra le lundi 20 juin 2016, à 18 h, au siège social de l'association, au 87 bis rue de Charenton, à PARIS 75012. L'ordre du jour de l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE sera le suivant :

- Approbation du compte-rendu de l'assemblée 2015
- Rapport moral et financier de l'exercice clos le 31.10.15
- Renouvellement du conseil
- Fixation de la cotisation annuelle
- Questions diverses.

Je soussigné(e) : _____, absent(e) lors de l'assemblée générale ordinaire (A.G.),

donne pouvoir à : _____, pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom.

Fait à : _____, le _____ Signature, précédée de la mention « Bon pour pouvoir »



*« Walmart : Walking in a bath tub with a bathrobe, for my sociology class experiment »
Orianne, Danielson, Connecticut — Une année scolaire aux USA, 2015-2016*



En images — 2015/2016

SÉJOURNER À L'ÉTRANGER — RÉCITS DES PARTICIPANTS

MÉMOIRE D'UNE ANNÉE — Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro Pauline surprend ses parents, Justine s'étonne et Hippolyte s'impressionne ; quant à Lou, elle aime assez ce qu'elle est devenue... PP. 8, 9, 21, 22 — Retrouvez l'ensemble des impressions des participants à l'adresse : « www.piefrance.com »

Lorsque tu décides de partir pendant une longue durée à l'étranger, tu ne sais pas ce

qui va se passer, mais tu sais que tu veux y aller... Tu veux découvrir de nouvelles choses. Au début, tu stresses, tu as peur, tu ne sais plus pourquoi tu as choisi de partir. Mais après un ou deux mois, tu es habitué à ta « nouvelle » vie. Tu commences à t'amuser, tu rencontres des gens, tu passes de bons moments avec eux.

Lorsque tu pars à l'étranger, tu fais des choses que tu n'aurais jamais pu faire en France. Moi, je me suis retrouvée dans un ranch, au milieu d'animaux, un élevage, et chaque jour je devais participer aux travaux de la ferme. C'est le genre de choses que je n'aurais jamais eu l'occasion de faire en France, et c'était vraiment à découvrir. Parfois, on partage des moments amusants. Je me souviens par exemple qu'au début de l'année, avec ma première famille d'accueil, nous sommes allés à une compétition : on devait marcher avec des chèvres devant un jury ; bref, une sorte de salon de l'agriculture, en plus petit ! À l'école, il y a des matières que nous n'avons pas en France ; je prends par exemple des cours de « Relations humaines ». Dans cette « Class », on apprend à se connaître : c'est très intéressant.

Lorsque tu reviens d'une année à l'étranger, tu as grandi, tu as mûri, tu es plus autonome, tu peux te débrouiller « seul(e) ». Tu viens de passer un an dans un lieu que tu ne connaissais pas, une famille que tu ne connaissais pas, confronté à une culture totalement différente de la tienne. J'encourage tous les étudiants, s'ils en ont la possibilité, à vivre cette expérience. Même si parfois c'est dur ; même si parfois ça fait peur !

MÊME SI CA FAIT PEUR



Marie-Amélie, Hot Springs, Arkansas
Une année scolaire aux USA
2015-2016

J'habite avec ma mère d'accueil dans un quartier du

nord de la capitale de l'état. Pendant la semaine, je vis dans un internat spécialisé pour enfants non-voyants — je vais également au lycée non spécialisé, mais dans un lycée habitué à recevoir les enfants dans mon cas. Le week-end, je rentre en famille. Ma mère d'accueil a dû changer quelques petites choses de son quotidien pour pouvoir vivre avec moi, elle doit, par exemple, me guider lorsque l'on sort, ou me décrire un objet qu'elle voudrait que je lui passe au lieu de le montrer du doigt... À l'internat, on nous apprend des choses du quotidien comme le ménage, la cuisine..., pour nous donner un avant-goût de notre vie future. Mon intégration au lycée est assez facile étant donné que j'ai été intégrée dans un collège normal. Mon lycée fournit des iPad, avec dessus une application contenant tous les cours. Lorsque l'on a des contrôles, les professeurs les postent également sur cette application. Le professeur peut également imprimer le contrôle et le distribuer ou alors l'envoyer par e-mail. Pour ma part, je peux rédiger mes réponses directement sur l'iPad, ou les renvoyer par e-mail à mon professeur, ou lui copier mes réponses sur une clé USB. Je sais maintenant comment utiliser un appareil Apple : c'est un jeu d'enfant ! Mais pour des non-voyants qui n'ont pas accès à ce genre d'appareil, ou qui n'arrivent pas à les utiliser, la clé USB est une très bonne alternative.

FAIRE PREUVE DE VOLONTÉ

Pour le déjeuner, j'ai dû visiter le réfectoire avec ma professeure de « locomotion » avant de pouvoir m'y aventurer toute seule. Il y a une assez grande différence avec le lycée français : en France vous n'avez que le plat du jour, mais dans mon lycée américain, il y a plusieurs menus le même jour. Ajoutons à cela, les tables dispersées partout dans la pièce, et vous comprendrez que la cafétéria du lycée est un vrai parcours du combattant pour une personne non-voyante ! Lorsque vous devez prendre votre plateau, vous avez deux possibilités : faire votre assiette tout seul, ou alors prendre l'assiette déjà faite. En ce qui me concerne, j'ai évidemment toujours besoin de l'aide de quelqu'un, mais j'obtiens cette aide la plupart du temps. Les dirigeants du lycée ont aussi la bonne initiative de poster le menu sur la même application que les cours, ce qui fait que je peux choisir ce que je veux manger le jour même, avant d'aller au réfectoire, ce qui m'évite d'avoir à demander et me fait gagner du temps — ce n'est pas négligeable car nous n'avons que vingt-cinq minutes pour manger... il faut donc faire vite ! Lorsque j'ai mon plateau en main, le « voyage » jusqu'à ma table n'est évidemment pas facile. Le fait de zigzaguer entre les tables, les chaises, les élèves et les sacs n'est pas simple..., mais avec un peu de volonté et une certaine assurance, on y arrive !

Si partir à l'étranger implique, pour un jeune en général, beaucoup de changements... vous imaginez pour un étudiant déficient visuel ! S'adapter dans une école non spécialisée quand on est non-voyant, est bien entendu difficile, mais ce n'est pas impossible. On a des besoins particuliers : par exemple, l'aide d'une auxiliaire de vie, des documents en braille ou des documents audio, des maquettes ou des schémas adaptés... Aujourd'hui, les nouvelles technologies facilitent énormément les choses. Pour autant, on doit, pour affronter cette nouvelle vie — dans un pays différent, loin de sa famille, mais si près de tant de nouvelles choses —, faire preuve de beaucoup de volonté.



Rosalinda, Coons Rapid, Minnesota — Une année scolaire aux USA



Juliette, Racine, Wisconsin — Une année scolaire aux USA, 2015-2016



Vincent, Herbert, Michigan — Une année scolaire aux USA, 2015-2016

Cela fait douze semaines que je vis un rêve ! Que de trajet parcouru : 15 150 kilomètres pour être précis avec trois vols différents pour enfin arriver à destination.

Je regarde en arrière, je repense à tous ces bons moments que j'ai passés et je réalise que ce n'est que le début et effectivement je comprends la chance que j'ai... que nous avons ! Cette chance est due à de généreuses personnes qui sont prêtes à donner de leur temps pour nous (je pense à tous les bénévoles de PIE, mais aussi aux familles d'accueil et surtout aux représentants de chaque région : petite pensée à Pascale Albert et à tant d'autres). Les trois premiers mois sont durs, on ne peut pas le nier, mais ils faut savoir que l'on ressort plus fort de chaque épreuve. C'est ainsi, en travaillant sur soi avec le soutien d'une famille que nous pouvons avancer, ne pas nous arrêter à chaque obstacle ! Pendant ces trois mois, j'ai dû écrire — en anglais, s'il vous plaît ! — un rapport sur le nucléaire de mille deux cents mots, j'ai dû apprendre une pièce de théâtre et parler six minutes à l'oral devant toute une classe d'Australiens ! Le tout en sachant qu'avant de partir ma moyenne générale en anglais était de 9 et que je ne savais dire que : « Hello, my name is Hippolyte, and I speak French. » Et le plus triste dans l'affaire, c'est que je ne faisais aucun effort pour progresser. Lorsque vous voyagez, vos yeux s'ouvrent et vous changez votre regard sur le monde.

LA LEÇON DU VOYAGE

Voilà sûrement la chose la plus importante dans ce voyage que l'on engage. Car, si l'on m'avait demandé de faire tout ce travail trois mois auparavant, j'aurais probablement refusé et j'aurais rejeté votre offre d'une façon peu commode.

Et aujourd'hui, je l'ai fait ce boulot, sans que rien ne m'y oblige, et ma récompense — mais elle n'est pas mince — a été d'être applaudi par toute la classe. Tous — et moi le premier — nous avons été impressionnés par les efforts que j'avais fournis ! Maintenant l'aventure continue pour moi.

J'espère qu'à votre tour je vous aurai fait rêver et que vous comprendrez l'importance de ces voyages et de cette organisation. Je vous le dis : le monde est rempli de personnes généreuses qui n'attendent que de vous ouvrir leurs bras ! *Hippolyte*

LEARN THE DIFFERENCE



J'ai débarqué à Vernonia, une charmante petite ville pleine de gens merveilleux.

Beaucoup de choses déjà se sont déroulées : la semaine de Homecoming, l'intégration dans le lycée, une semaine dans un camping avec les autres étudiants étrangers et la saison de cross country qui finit dans une semaine. Mon emploi du temps est bien chargé, je suis toujours à l'extérieur. Malgré ça, j'ai quand même eu le temps de m'intégrer dans ma famille.

« S'intégrer », c'est bien le mot : apprendre de nouvelles règles, de nouveaux principes de vie et prendre ses marques dans une nouvelle maison. Vous allez me dire : « C'est une famille comme les autres. » Mais c'est quoi une famille comme les autres ? Une de mes deux sœurs d'accueil est trisomique. Je ne savais pas comment j'allais réagir face à quelque chose que je ne connaissais pas. Eh bien, figurez-vous que Savannah est le membre de la famille dont je suis le plus proche ! Ce handicap — cette différence — est une richesse à partager. Malgré ses humeurs changeantes, cette petite fille de treize ans est attendrissante et surtout très attentive aux émotions. J'ai appris durant ces deux premiers mois à interagir avec elle, à comprendre son vocabulaire (qui est parfois dur à décrypter : « Justine », par exemple, est devenue « Stine » et les lasagnes se disent : Pizzas ...) Bref, c'est toute une langue à assimiler... en plus de l'anglais ! J'apprends beaucoup avec elle. J'apprends à jouer, à rire et à aimer.

Justine, Vernonia, Oregon — Une année scolaire aux USA, 2015-2016

Hippolyte, Murrumbateman, New South Wales — Une année scolaire en Australie, 2015-2016

Voilà trois mois que je suis aux États-Unis.
Trois mois que j'ai tout quitté : ma famille, mes amis
et ma routine, que j'aimais tant pourtant.
Parfois, il m'arrive de me demander pourquoi je suis
partie. Pourquoi ai-je fait ce choix ?

JE DÉCOUVRE UN NOUVEAU MOI

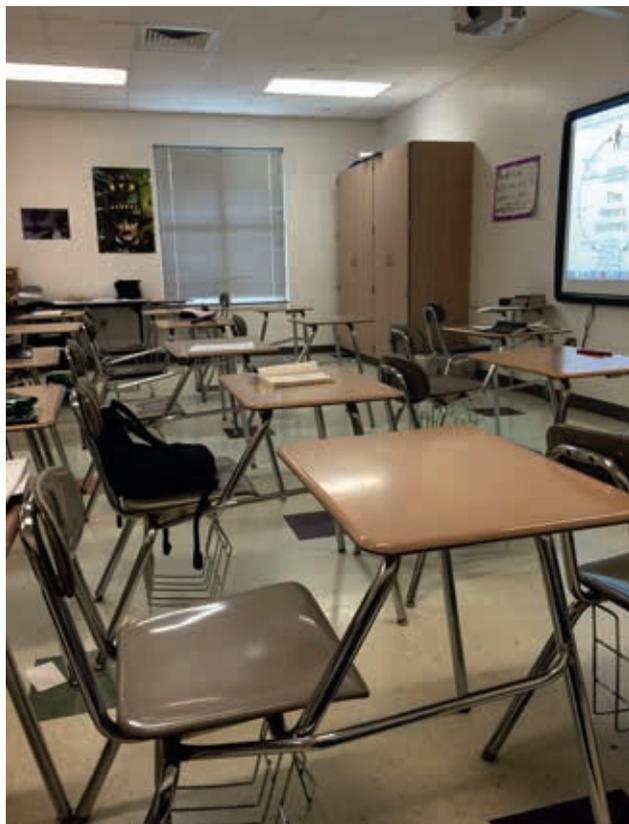
Depuis que je suis là, j'ai vécu des choses incroyables. Je ne pensais pas une seconde que c'était possible... Pour moi, tout cela n'existait que dans les films : les « Cheerleaders », les casiers, les bus scolaires jaunes, mon lycée qui fournit à chaque élève un « Ipad » pour l'année scolaire, et tout le reste...

La « High School » américaine est vraiment super : on choisit ses matières ; moi j'ai pris espagnol, danse, cuisine, gouvernement, anglais, histoire, « Floral Design » et athlétisme. J'ai essayé de prendre un maximum de classes amusantes et pas trop difficiles, des cours que nous n'avons pas l'occasion de suivre en France. Tous les jours, l'emploi du temps est le même. Pour chaque « classe », je suis avec des personnes différentes — c'est comme si j'avais huit classes différentes en fait — ce qui a de bons et de mauvais côtés. Cela rend l'intégration plus difficile et un peu plus longue, mais cela permet de connaître beaucoup plus de personnes. Les profs sont vraiment géniaux ! Ils sont beaucoup plus proches des élèves et s'intéressent vraiment à eux : ça change de la France. J'essaie de participer un maximum à la vie du lycée, de faire le plus d'activités possible... J'ai intégré la « Swim Team » — avec des

entraînements le lundi, mardi et mercredi après l'école — et je fais aussi de l'athlétisme une heure par jour. J'aimerais aussi faire du « Power-lifting » et du tennis.

Tout pourrait vous paraître parfait, mais j'ai dû faire face à des problèmes : rien de bien grave, mais tout de même. J'ai dû affronter le fameux « Homesick », celui qui fait couler bien des larmes... Vous devez certainement en avoir entendu parler. Oui, pas facile de tout quitter pendant dix mois, vivre sans sa famille et ses amis dans une nouvelle maison, un nouvel environnement, une nouvelle famille. Il faut savoir s'adapter, apprivoiser une nouvelle culture. Tout est vraiment nouveau, sans compter la langue qui vous réserve bien des surprises... Je vous l'assure : être loin de sa famille peut être dur, très dur, et les circonstances font qu'on se pose beaucoup de questions. Le vendredi 13 novembre dernier, lors des attentats à Paris, j'étais ici, aux États-Unis et être loin de son pays dans ces moments-là, il n'y a rien de plus dur...

Cette aventure est magique, unique, et tellement incroyable ! Tous les jours je découvre une nouvelle personne en moi, plus forte, plus mature, plus indépendante, plus aimante, et ce nouveau moi me ravit. Je me surprends à faire et à dire des choses que je n'aurais jamais osé faire ou dire en France. Je suis moins timide aussi ! *Justine*



Tout a
commencé dans
une famille avec
laquelle rien n'a
fonctionné.

Au bout d'un
mois, j'ai décidé
d'en parler.

Je me sentais très en confiance avec ma professeure d'allemand. Je me suis donc naturellement tournée vers elle, et cette conversation a changé mon expérience du tout au tout. Alors qu'elle ne me connaissait qu'à peine, elle en a parlé à son mari et tous deux ont décidé de m'accueillir... et au passage, d'accueillir aussi ma sœur d'accueil, Allemande ! Ils ont fait aussitôt le nécessaire pour obtenir les documents à remplir pour nous recevoir. Belle preuve de l'hospitalité américaine.

Ce jeune couple est soudain passé d'une vie à deux, plutôt tranquille, à une vie de parents : ils doivent maintenant prendre soin de deux adolescentes !

À partir du moment où j'ai mis le pied dans ma nouvelle famille, ma vision des États-Unis a radicalement changé.

À présent, je ne m'ennuie jamais, je découvre chaque jour de nouvelles choses, je rencontre chaque jour de nouvelles personnes... Et en plus de tout ça, mon anglais s'est considérablement amélioré ! Que demander de plus ?

UN NOUVEAU DÉPART

Justine, Elgin, Texas — Une année scolaire aux USA, 2015-2016

Alice, Jefferson City, Tennessee — Une année scolaire aux USA, 2015-2016

6:00



- 1 – Clément, Minneapolis, Kansas – Une année scolaire aux USA, 2014-2015
- 2 – A mandine, Kanagawa – Une année scolaire au Japon, 2015-2016
- 3 – Pénélope, Uxbridge, Ontario – Un trimestre scolaire au Canada, 2015-2016
- 4 – Hugo, Paso Robles, California – Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 5 – Chloé, Osaka – Une année scolaire au Japon, 2015-2016
- 6 – Justine, Elgin, Texas – Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 7 – Albane, Merritt Island, Florida – Un trimestre scolaire aux USA, 2015-2016
- 8, 10 – Orianne, Danielson, Connecticut – Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 9 – Sarah, Killarney Heights, New South Wales – Une année scolaire en Australie, 2015-2016
- 11 – Diane, Erie, Pennsylvania – Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 12 – Vivii, Lagnieu – Une année scolaire en France, 2015-2016
- 13 – Antoine, Elmwood, Wisconsin – Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 14 – A xelle, Toledo, Lagnieu – Une année scolaire aux USA, 2015-2016

8



10



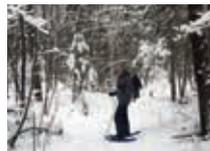
12



15



18

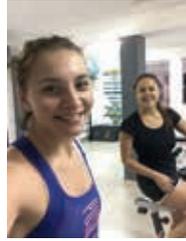


22:00

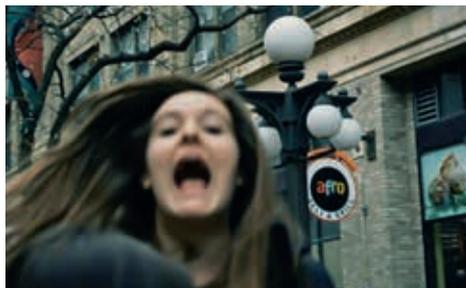
Timing



- 1 — Ilona, Str atford, California + Villa Maria, Cordoba — 2x6 USA-Argentine, 2015-2016
- 2 — Diane, Erie, Pennsylvania — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 3, 11 — Clothilde, Stewartstown, New Hampshire — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 4 — Albane, Merritt Island, Florida — Un trimestre scolaire aux USA, 2015-2016
- 5 — Victor, Park River, North Dakota — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 6 — Paul, Nixa, Missouri — Un trimestre scolaire aux USA, 2015-2016
- 7 — Orianne, Danielson, Connecticut — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 8 — Ana, Cooma, New South Wales — Une année scolaire en Australie, 2015-2016
- 9, 10 — Nicolas, Farmville, Virginia — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 12 — Sarah, Osaka — Une année scolaire au Japon, 2015-2016
- 13 — A xelle, Cottage Grove, Minnesota — Une année scolaire aux USA, 2015-2016



Selfies



PORTRAIT

MARTINE GUÉRARD ET ÉRIC SÉVETTE ONT OFFERT À TROIS DE LEURS REJETONS LA CHANCE DE « DÉPASSER LES BORNES » ET AU QUATRIÈME CELLE DE NE PAS ÊTRE « HORS NORME » ; ET, COMME S'ILS TENAIENT À FAIRE HONNEUR À LA DIFFÉRENCE, ILS SONT DEVENUS, PRESQUE SANS S'EN RENDRE COMPTE, LES PARENTS D'UNE FAMILLE DE QUINZE ENFANTS.

Rencontre — Parce qu'on sait que leurs routes sont à la fois imbriquées et parallèles, on choisit d'abord, comme pour y voir plus clair, de les interroger séparément. On leur demande pour commencer d'inscrire sur un papier, chacun de leur côté et sans se concerter, les événements majeurs de leur existence. Ils en choisissent chacun trois... et chacun les trois mêmes. Dans le même ordre qui plus est. D'emblée donc, ils nous déconcertent. On insiste : « Et si votre conjoint était un personnage de fiction ? » Elle (à propos de lui) : « *Grimcheux* : parce qu'il fait tout de bon cœur, mais toujours en bougonnant » et lui (à propos d'elle) : « *Blanche-Neige* parce qu'elle rêve et qu'elle idéalise. » Ils ont tous deux choisi un conte, et pour couronner le tout, le même. Toujours sans se concerter... De plus en plus troublant. On poursuit l'exercice, mais on comprend vite qu'il ne sert à rien de vouloir délier ces deux fils, ces deux vies, qui sont inextricables. L'interview se poursuivra donc côte à côte.

Pas un mot sur leur naissance, ni sur leur enfance. On dirait que leur vie commence en 1981, date de leur rencontre. C'est leur premier événement. Elle en parle sans détour en nous déclarant avec une franchise déconcertante : « *J'étais mariée ; notre couple ne fonctionnait pas, nous allions nous séparer, les circonstances m'ont poussée à l'aventure.* » Et l'aventure ce fut Éric. Ils font connaissance dans le cadre d'un stage de formation de l'association UJC - Que choisir. Tous deux sont TUC (un dispositif de l'état qui ressemble fort au service civique d'aujourd'hui). « Nous nous sommes rencontrés le premier jour de notre stage », nous dit Éric. On remarque, accrochée au mur, une photo d'eux datant de cette époque, une image qui en dit plus long que tous les discours : cheveux longs, large sourire, parfum de liberté et flot d'insouciance. Autres temps autres mœurs. Martine précise : « *Il venait d'avoir 18 ans, j'en avais 24... C'était presque du détournement de mineur !* » Elle reconnaît s'être lancée dans l'aventure sans calcul, sans penser au lendemain, sans imaginer que leur couple — à certains égards « improbable » — ne se quitterait plus, que l'aventure deviendrait évidence.

Quatre mardis — On sait depuis Shakespeare qu'il n'y a pas d'amour mais seulement des preuves d'amour. Dans leur cas, et au vu des circonstances, les preuves d'amour seront d'abord « épreuves » d'amour. Au cœur de leur relation en effet — et c'est le « second événement » dont ils ont choisi de parler —, il y a la naissance de leurs quatre enfants : « *Ils sont tous nés un mardi* », nous dit Éric ; et d'ajouter : « Tous par un mardi pluvieux et venteux... » On pense donc à des « mardis heureux », mais on apprend que celui d'avril 1991, parce qu'il fut obscur par une sombre nouvelle, mit plus de temps que les autres à s'avérer lumineux. Robin, le troisième de leurs enfants, est atteint de trisomie. Martine et Éric l'apprennent à la naissance. La nouvelle tombe comme un couperet, accompagnée de cette remarque du chef de service : « *Vous savez Madame, un enfant comme cela ne se garde pas ! Il y a des endroits pour ça... des organismes qui s'en chargent fort bien* », ou un peu plus tard, de cet autre praticien : « *C'est la moitié d'un enfant normal, vous pouvez espérer qu'il se débrouille [...]. Il pourra aller faire de petites courses, et peut-être même prendre le bus seul.* » Des remarques et des attitudes semblables, ils pourraient nous en rapporter des milliers. On comprend, à partir de là, qu'ils se soient engagés dans un long combat : un combat contre le corps médical — et à travers lui, contre tous ceux qui au nom de fantasmes ou de projections, veulent pousser ceux qui souffrent



Martine Guérard & Éric Sévette
Le jour de leur rencontre, à Monteton — Août 1981

vivra neuf mois au cœur du pays Inuit, il connaîtra la longue nuit polaire et les températures les plus extrêmes — jusqu'à moins 40 ou moins 50 degrés parfois — Son étonnant séjour est relaté dans le numéro 40 de Trois Quatorze.

À son retour, David donne des idées à William, qui partira à son tour une année scolaire en Nouvelle-Zélande, et un peu plus tard à Léa — la petite dernière — laquelle, pour ne pas être en reste, se lancera à son tour dans l'aventure, et laquelle, pour bien se démarquer, optera pour le Mexique.

Impossible de résumer en quelques mots ces trois riches expériences. On retiendra seulement que David est aujourd'hui résidant canadien, et que Léa, après avoir fait une grande partie de ses études au Mexique, a choisi de vivre et de travailler là-bas.

Au nom de l'autonomie

Onze autres enfants — Les parents eux aussi veulent voir et apprendre : ils « s'offrent » donc leurs voyages au long cours. Entre 2003 — année où ils croisent la route de PIE — et 2011, ils vont faire venir à eux les USA et le Mexique et l'Australie, et la Thaïlande aussi. Ils ne découvriront pas ces pays en touristes mais en éducateurs, en accueillant onze fois de suite et à chaque fois durant toute une année. Eric décline les prénoms (Amy, Isabel, Phoebe, etc.) puis les années, et Martine de se moquer : « Pour les noms ça va, mais au niveau des années, tu mélanges tout. » Quand on leur demande ce qu'ils ont appris à ces jeunes, ils nous répondent en insistant sur tout ce que ces jeunes leur ont appris. Quand on les questionne sur ce qui a pu les freiner dans ce projet fou de toujours agrandir leur famille, ils balaient tous les arguments trop connus (le manque de place, de temps, d'argent...). Si on évoque les difficultés inhérentes à de tels accueils — et en si grand nombre — ils sourient. « Ils ne sont pas tous venus en même temps » nous dit Martine. Et Eric de nous proposer ce principe de vie : « On trace une route, on avance et quand un véritable obstacle se présente, on s'adapte, on réagit, on bifurque un peu... » Ils oublient de dire qu'ils ont du cœur et de l'énergie et qu'ils savent s'engager, sans calcul et sans arrière-pensée. On en veut pour preuve le nombre d'associations auxquelles ils ont adhéré et auxquelles en tant que bénévoles ils ont donné tant de temps. À commencer par PIE, à qui ils ont toujours manifesté une fidélité extrême et un soutien sans faille. Mais on sait qu'ils se sont impliqués avec la même vitalité à « Que choisir » et à « Down Up » (association œuvrant pour la reconnaissance des individus souffrant de déficiences mentales), et dans tant d'autres projets alternatifs (notamment écologiques). On cherche à dégager un leitmotiv à leur vie : on se dit qu'ils sont mus par une envie permanente de repousser les frontières, de franchir les bornes, de ne pas se laisser bloquer par des obstacles factices. En tant que parents, l'émancipation a, c'est clair, toujours été pour eux une idée fixe. Ils ont veillé à ce que chacun de leurs enfants apprenne à vivre sans eux et loin de chez eux. C'était à la fois leur devoir et leur cadeau.

Un de leurs combats aujourd'hui concerne l'avenir de Robin. Martine et Eric veulent tout faire pour que lui aussi soit libre, et qu'un jour, quand le temps sera venu, il parvienne, sans leur aide et sans eux, à être entièrement autonome. Ils ont déjà réalisé un bon bout du chemin en permettant à leur fils de vivre indépendant, dans un immeuble assez remarquable du cœur d'Avras, un lieu qui concilie habilement habitation et projet de vie. On est donc plutôt rassuré sur l'avenir. Et à lire l'anecdote qui va suivre, on se dit qu'Eric et Martine ont déjà réussi leur pari.

Le tour de Robin — En juin dernier, lassé sans doute de voir ses frères et sœur s'en aller courir le monde, et désireux, c'est évident, de les imiter, Robin a pris sa plus belle plume et a laissé sur la table de la cuisine ces quelques lignes destinées à ses parents. « Il était une fois, il y a un jeune garçon qui aimerait partir à l'étranger. Il y tient vraiment il s'appelle Robin Sévette il ne peut plus attendre il aimerait partir maintenant ! S'il vous plaît. » Sa mère, par écrit, lui a répondu : « Un jeune garçon qui partirait [maintenant] à l'étranger ne pourrait pas aller au mariage de son frère. Ce serait dommage. » Par écrit toujours, il a ajouté : « J'aimerais bien mais après cherche-moi une famille s'il te plaît. » Elle a précisé : « Après le 1er août 2015. » Il a rétorqué : « Bon d'accord ça me va comme ça. Parfait. » Elle a expliqué : « Chercher ne veut pas dire trouver. » Il a conclu : « Bien. Trouve vite. »

Le 9 octobre 2015, Robin s'est envolé seul pour le Canada où il était attendu par une famille. Il y a vécu six semaines. Au nom du bonheur. Au nom de l'autonomie.

d'une déficience vers l'institutionnalisation —, un combat contre tous les circuits qui embriagent, un combat pour que Robin puisse vivre au milieu des siens, un combat pour qu'il puisse être admis à l'école « classique », un combat pour qu'on s'adresse à lui autant qu'à ceux qui l'accompagnent, un combat pour sa reconnaissance, un combat qu'en somme on peut résumer ainsi : faire en sorte que le petit Robin devienne grand et qu'il vive le plus heureux possible. Il ne s'agira jamais pour Martine et Eric de nier le handicap de leur fils, mais simplement de lui permettre d'atteindre la plus grande autonomie possible. Il s'agira de l'aider à devenir adulte, non pas le plus vite possible, mais le mieux possible.

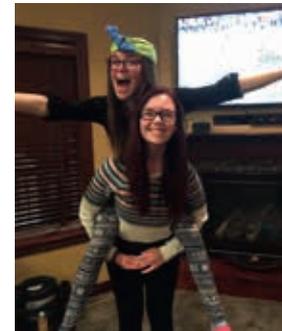
En parallèle, une autre lutte s'engage, et pas la moindre : celle qui consiste à faire toute sa place à Robin, sans pour autant qu'il prenne toute la place. Car Eric et Martine ont (ou auront) trois autres enfants, sur lesquels il leur convient de veiller tout autant que sur lui, au nom de l'équilibre de tous et du bien-être de chacun.

Ils s'exuseraient presque d'avoir parlé de Robin avant les autres, tout en sachant très bien pour quoi ils l'ont fait. Ils savent que la naissance de Robin a été à la fois « un virage dans leur vie », une « remise en cause de tous les principes et de tous les équilibres », une façon de « voir un peu différemment les choses » et de rediriger leurs existences. Ils devinent que pour esquiver leur portait, il est plus facile d'utiliser ce sujet comme contour, qu'il n'est pas idiot de dérouler la pelote en tirant sur ce fil. Ils savent aussi que les difficultés auxquelles le handicap de Robin les a confrontés n'étaient sans doute qu'une métaphore des problèmes rencontrés par tous les parents, dans la mesure où ce point crucial qui touche à la recherche de la plus grande autonomie possible pour Robin ramène plus globalement à la question générale de l'éducation ; car, finalement, qu'est-ce qu'éduquer un enfant, sinon l'aider à grandir et à être heureux ?

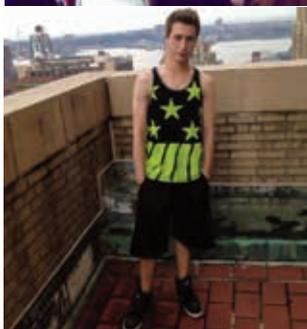
William, le second, naît en 1988. À neuf ans, il s'ennuie à l'école : « C'était décalé, pas très motivé. Le système scolaire ne lui convenait pas : on sentait qu'il fallait lui trouver autre chose. On a cherché un peu partout : une école de cirque, le CIVED, le conservatoire de musique, etc. Et on lui a parlé également de "l'école sur un bateau", une association dont on connaissait les administrateurs. » De tous les projets, c'est de loin le plus original, le plus extravagant, certains diraient le plus « fou ». Les enfants qui y participent quittent leur famille pour vivre une année en mer ; au programme : navigation et cabotage, vie en commun, visites, découverte de contrées lointaines. Objectif : apprentissage du travail, de la vie de groupe, de l'échange, de la débrouille. C'est ce projet que William choisira. Il quitte la famille le lendemain de ses dix ans ; il est le plus jeune de l'équipage. On demande à Martine et Eric si à un moment ou un autre ils ont eu peur, ils esquinent et répondent : « On voulait qu'il ait sa place et sa place était de partir. » Ils sont fiers : « Il a vu des choses que jamais on ne verra. Il a tant appris : la valeur des choses, de l'argent... des gens ! » William revient douze mois plus tard : « J'étais bien sûr très heureuse de le retrouver, nous dit Martine, j'avais idéalisé son retour, je l'avais imaginé ravi de retrouver le foyer et me sautant dans les bras... ». « Et la première chose qu'il nous ait dite en arrivant », ajoute Eric, c'est : « De toute manière je t'pars. » Et il repartira... avec son frère David, de deux ans son aîné, lequel après avoir passé toutes les vacances à écouter les comptes rendus exotiques et merveilleux du plus jeune, n'avait plus qu'un désir : faire la même chose. Douze mois plus tard, William retrouve « définitivement » le foyer, tandis que David repique pour un an.

Au terme de ces trois années, les petits sont déjà grands : ils ont chacun bourlingué deux ans. Ils reviennent les valises pleines de souvenirs et d'acquis. Mais ils ne sont pas, loin de là, rassasiés de voyage et d'apprentissage.

Trois ans plus tard, David partira une année scolaire avec PIE. Et son expérience — presque banale au regard de ce qu'il vient de vivre — reste, à ce jour, la plus incroyable que l'association ait jamais proposée. Car David, qui a opté pour une année au Canada, sera placé aux confins du globe, à Grise Fiord dans le Nunavut, dans le lieu habité le plus au nord de la planète ! Il



Hugo



Hugo, Paso Robles, California — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
Jules, Anchorage, Alaska — Une année scolaire aux USA, 2015-2016



Jules



Aliénor

Aliénor, Volga, South Dakota — Une année scolaire aux USA, 2015-2016



Photo : Hugo, California, USA

UN PARCOURS D'EXCEPTION

Sandrine et Renaud Malarre se sont lancés cette année dans l'aventure du séjour de longue durée, à travers une double expérience : celle du départ de leur fils Antoine pour les États-Unis, et celle de l'accueil de Farsai, une jeune Thaïlandaise. Les difficultés qu'ils ont pu rencontrer au moment d'inscrire leur jeune hôte étrangère dans un lycée est le sujet principal de notre entretien. L'obstacle linguistique rencontré par les étudiants d'échanges se présente, au terme de cette discussion, comme une métaphore des handicaps que rencontre et que doit donc surmonter n'importe quel élève au cours de sa scolarité.

TROIS QUATORZE — COMMENT AVEZ-VOUS PRIS LA DÉCISION D'ACCUEILLIR ?

Sandrine Malarre — Tout a commencé par le projet de notre fils. Nous avons bien saisi, au cours de la phase d'inscription, le concept de l'immersion complète dans une famille, du partage du quotidien, de la vie commune au jour le jour, cela nous a beaucoup séduit... mais une dimension de ce séjour restait totalement incompréhensible, voire mystérieuse : nous n'arrivions pas à comprendre — et beaucoup de gens autour de nous étaient dans le même cas — comment des familles pouvaient accueillir bénévolement et sur une aussi longue durée. Et lorsque nous nous sommes rendus, en mai dernier, au « Stage de préparation au départ » organisé par PIE, tout s'est éclairé. On s'est soudain rendu compte que tout cela était bien réel. Il y avait là deux cent cinquante jeunes Français sur le point de partir... c'est donc qu'il y avait dans le monde deux cent cinquante familles sur le point d'accueillir. C'est parce que nous nous sommes tous retrouvés réunis cette après-midi-là (les jeunes — sur le départ — et leurs parents), tous en attente de quelque chose (et en questionnement) que nous avons saisi le projet dans toute sa dimension... que nous avons fait le lien entre « Départ » et « Accueil ».

Renaud Malarre — Nous avons vu, ce jour-là, un film sur les familles d'accueil. Les témoignages étaient forts. On y voyait des gens formidables qui exposaient leurs motivations. Je pense que cela a été le déclic.

TROIS QUATORZE — UN PÈRE D'ACCUEIL QUI TÉMOIGNE DANS CE FILM DÉCLARE, AVEC BEAUCOUP DE SIMPLICITÉ : « SI AUCUNE FAMILLE N'ACCUEILLAIT, AUCUN JEUNE NE POURRAIT PARTIR ! » J'AI L'IMPRESSIION QUE DANS VOTRE CAS, C'EST EN VOUS INTERROGEANT SUR LES MOTIVATIONS PROFONDES DE CEUX QUI ALAIENT RECEVOIR VOTRE ENFANT QUE VOUS AVEZ RÉALISÉ CE QU'ACCUEILLIR SIGNIFIAIT RÉELLEMENT. VOUS AVEZ TOUT À COUP VU LE PROGRAMME PAR L'AUTRE CÔTÉ DE LA LORGNETTE.

Sandrine Malarre — C'est tout à fait cela. En rentrant le soir, on était séduits, on s'est dit : « Si des gens accueillent... pourquoi pas nous ! » On a pensé à une sorte de chaîne : « Pourquoi ne pas offrir à quelqu'un l'équivalent de ce qu'Antoine allait recevoir ? » On avait une chambre de libre ; Capucine (la petite sœur d'Antoine) était partante... À partir de là, il n'y avait plus d'obstacle : plus on a réfléchi à la chose, plus on était enthousiastes. On a vite choisi d'accueillir une jeune fille Thaïlandaise, car nous avons visité le pays récemment et avons été séduits par le pays, par sa beauté et par la gentillesse de ses habitants.

Renaud Malarre — Un intervenant dans cette vidéo dit qu'« accueillir est une façon de faire venir le pays à soi » : cela nous a directement touchés.

Sandrine Malarre — On a donc choisi de faire venir la Thaïlande à nous. On a vite porté notre dévolu sur un profil : c'était parti ! Et c'est comme ça que, fin août, le 29 août exactement, Farsai était chez nous.

TROIS QUATORZE — VENONS-EN AU PROCESSUS D'INSCRIPTION SCOLAIRE — LEQUEL SE DÉROULE GÉNÉRALEMENT SANS DIFFICULTÉS MAJEURES —, MAIS QUI S'EST AVÉRÉ DANS VOTRE CAS UN PEU... COMMENT DIRE... « UN PEU COMPLIQUÉ » ! DISONS, POUR PLANTER LE DÉCOR, QUE PIE AVAIT OBTENU DU LYCÉE "JANSON DE SAILLY" (LE LYCÉE LE PLUS PROCHE DE VOTRE DOMICILE), UN ACCORD DE PRÉ-INSCRIPTION EN JUILLET 2015, PRÉ-INSCRIPTION QU'IL S'AGISSAIT DE VALIDER À L'ARRIVÉE DE FARSAÏ (AUTREMENT DIT DE TRANSFORMER EN INSCRIPTION). ET CELA NE S'EST PAS TOUT À FAIT DÉROULÉ COMME PRÉVU. À LA

FIN AOÛT, LE LYCÉE N'AVAIT TOUJOURS PAS VALIDÉ L'INSCRIPTION, ET PLUS PERSONNE NE DAIGNAIT RÉPONDRE À NOS APPELS : NI AU TÉLÉPHONE, NI PAR COURRIER, NI À NOUS PIE, NI À VOUS FAMILLE D'ACCUEIL.

Sandrine Malarre — Oui, ils faisaient clairement les « morts ». La rentrée approchait et nous n'avions toujours rien. Sur le conseil de PIE, je me suis rendue avec Farsaï au lycée. L'administration du lycée nous a très bien reçues, mais, par contre, nous n'avons jamais pu voir la conseillère d'éducation. On m'a conseillé de nous rendre à la « Conférence de pré-rentrée » (organisée pour tous les nouveaux) suivie d'une visite de présentation de la « cité scolaire » (autrement dit du lycée). Et pendant la visite, on est « gentiment » venu nous demander de quitter le groupe et de sortir. On nous a ensuite accompagnés dans l'antichambre du bureau du proviseur. Après une longue attente, le proviseur est arrivé : il n'a pas pris la peine de nous faire entrer dans son bureau, a prétendu ne pas avoir reçu le dossier de Farsaï, a affirmé ne rien avoir contre elle en particulier et contre les Thaïlandais en général (« la preuve, nous a-t-il dit, je vais moi-même, l'an prochain en visite en Thaïlande ») et a d'emblée décrété qu'il refusait l'inscription. Outre que l'argumentation était faible, j'avoue avoir été très choquée par la façon dont nous avons été reçues : nous sommes restées debout dans le couloir puis éconduites. On était clairement « persona non grata ». Cela fut très désagréable et j'avoue avoir eu honte pour Farsaï. Le proviseur m'a demandé notre numéro de téléphone, en affirmant qu'il nous rappellerait... ce qu'il n'a jamais fait. À partir de là ce fut le blackout du côté de « Janson de Sailly ».

TROIS QUATORZE — NOUS AVONS ALORS TOUT FAIT À PIE POUR ESSAYER DE DÉBLOQUER LA SITUATION (SOIT À "JANSON DE SAILLY" SOIT DANS UN AUTRE LYCÉE), MAIS NOUS ÉTIIONS PLONGÉS DANS UNE SORTE DE MAËLSTROM ADMINISTRATIF DONT NOUS NE PARVENIONS PAS À NOUS EXTRAIRE. À L'IMAGE DE K, LE PERSONNAGE DU CHÂTEAU DE KAFKA, PLUS ON FRANCHISSAIT D'OBSTACLES DANS NOTRE « LUTTE » POUR INSCRIRE FARSAÏ PLUS L'ON S'ÉLOIGNAIT DE NOTRE BUT. ON NOUS DEMANDAIT QUE FARSAÏ PASSE UN EXAMEN RÉSERVÉ AUX MIGRANTS MAJEURS (ALORS QUE FARSAÏ N'ÉTAIT ABSOLUMENT PAS MIGRANTE) OU BIEN QUE L'ON DÉPOSE UN DOSSIER AU RECTORAT (CE QUI AVAIT DÉJÀ ÉTÉ FAIT DEUX FOIS, ET N'AVAIT DONC AUCUN SENS !) EN UN MOT, PLUS ON PASSAIT DE COUPS DE FIL, PLUS NOUS MULTIPLIONS LES CONTACTS, MOINS ON AVAIT DE PRISE SUR LES CHOSES ET MOINS ON APERCEVAIT DE SOLUTIONS.

Sandrine Malarre — De notre côté cela était très difficile à vivre, car il fallait occuper Farsaï et l'aider à garder le moral. Les jours passaient et nous n'avions pas l'ombre d'une solution. C'est tout de même assez dur à vivre, aussi bien pour le jeune étranger que pour la famille d'accueil. Au bout de dix jours de « combat », la solution est soudain apparue sous la forme d'une inscription au lycée Molière. Nous ne saurons jamais si elle fut la conséquence de tout ce labeur effectué (ces « bouteilles lancées à la mer » sous la forme de pressions et d'appuis au ministère ou autre), ou si c'est le temps simplement qui a fait son travail (en nous éloignant de la période de surcharge liée à la rentrée scolaire). Dès que vous nous avez prévenus, nous nous sommes rendus au Lycée Molière, où nous avons été extrêmement bien reçus. En moins de 48 heures, Farsaï a pu intégrer sa classe.

TROIS QUATORZE — AVEZ-VOUS UNE IDÉE DE CE QUI A PU RÉELLEMENT JUSTIFIER LE REFUS DU PROVISEUR DE "JANSON DE SAILLY" ?

Sandrine Malarre — Je vois trois raisons : les effectifs surchargés, la question du niveau de langue et la question cruciale des résultats au baccalauréat (donc de la notoriété de l'établissement).

TROIS QUATORZE — LE PREMIER ARGUMENT NE TIENT PAS DANS LA MESURE OU L'ASSOCIATION PIE, ET L'ENSEMBLE DES ORGANISMES QUI METTENT EN PLACE CE TYPE DE SÉJOUR, ENVOIENT PLUS DE JEUNES FRANÇAIS QU'ELLES NE REÇOIVENT DE

JEUNES ÉTRANGERS (ENVIRON 2/3 DE « DÉPARTS » POUR 1/3 D'« ACCUEILS ». IL SUFFIRAIT DONC À L'ÉDUCATION NATIONALE D'ADMETTRE QUE CETTE ANNÉE D'ÉTUDES HORS SOL FASSE PARTIE INTÉGRANTE DU CURSUS CLASSIQUE POUR ALLÉGER LES EFFECTIFS. SAUF À PENSER QUE NOTRE SYSTÈME SCOLAIRE EST LE SEUL QUI TIENNE LA ROUTE, IL N'Y A EN EFFET AUCUNE RAISON DE NE PAS COMPTABILISER UNE TELLE ANNÉE SCOLAIRE DANS LE PARCOURS DU LYCÉEN ET DE NE PAS VALIDER LES ACQUIS. D'AUTANT QUE CEUX-CI SONT IMPORTANTS (NOTAMMENT ACQUIS LINGUISTIQUE) ET QUE DURANT CETTE ANNÉE LE JEUNE FAIT DE GROS EFFORTS D'ADAPTATION.

Sandrine Malarre — L'argument du niveau de français est plus recevable. Je comprends qu'il soit difficile pour des professeurs, qui ne sont pas spécifiquement formés à cela, de s'occuper de jeunes étrangers qui, à leur arrivée, ont de grosses lacunes en français.

TROIS QUATORZE — C'EST TRÈS JUSTE ET NOUS ACCEPTONS CET ARGUMENT, MAIS ON DOIT ADMETTRE QU'IL Y A LÀ UN PARADOXE. L'ÉTAT FRANÇAIS NE PEUT PAS, D'UN CÔTÉ SOUHAITER QUE LA LANGUE FRANÇAISE GARDE DE SA SUPERBE (ET QUE LE PAYS, À TRAVERS L'ESSOR DE SA LANGUE, PRÉSERVE SON STATUT CULTUREL), ET D'UN AUTRE CÔTÉ NE PAS FAIRE EN SORTE DE PERMETTRE À DES GENS QUI NE PARLENT PAS FRANÇAIS DE SÉJOURNER SUR LA LONGUE DURÉE DANS NOTRE PAYS AVEC COMME OBJECTIF RECONNU ET PRINCIPAL D'APPRENDRE NOTRE LANGUE. ON PEUT COMPRENDRE QUE CELA SOIT DIFFICILE, MAIS INDÉNIABLEMENT NOTRE ÉCOLE DOIT S'ADAPTER À CELA. ON PEUT ENVISAGER DES SOLUTIONS, COMME DES FORMATIONS PARTICULIÈRES, DES COURS OU DES CLASSES ADAPTÉES, DES AIDES DES ASSOCIATIONS COMME LES NÔTRES (ORGANISATION DE COURS, MISE EN PLACE DE SOUTIENS...). LES AMÉRICAINS L'ONT BIEN COMPRIS, EUX QUI VALORISENT DEPUIS DES ANNÉES CES ÉCHANGES ET PROPOSENT CE GENRE D'ALTERNATIVES ! D'AUTANT QUE L'ON S'ADRESSE À UNE POPULATION D'ADOLESCENTS (PAR DÉFINITION DES ADULTES EN DEVENIR) QUI AURONT SÉJOURNÉ INTELLIGEMMENT DANS NOTRE PAYS — PAS EN TOURISTES — ET QUI EN SERONT LES MEILLEURS AMBASSADEURS. VOILÀ COMMENT LES ÉTATS-UNIS PARVIENNENT À « VOLER LES CERVEAUX » ET COMMENT SUR LE MOYEN OU LE LONG TERME DE TELS INVESTISSEMENTS SONT TRÈS RENTABLES.

Sandrine Malarre — On le voit avec notre fils Antoine. C'est incroyable comme son école se met en quatre pour l'aider et comme il leur en est reconnaissant et redevable. Mais je dois dire que l'on a retrouvé cette attitude très positive du côté du lycée Molière où Farsaï a été très bien reçue, et où les professeurs sont aujourd'hui encore, très compréhensifs et très à l'écoute.

TROIS QUATORZE — IL NOUS FAUT RECONNAÎTRE QUE DEPUIS DIX OU VINGT ANS DES PROGRÈS TRÈS IMPORTANTS ONT ÉTÉ EFFECTUÉS. LES ÉCOLES QUI SONT OUVERTEMENT RÉFRACTAIRES À CE TYPE D'ÉCHANGES SONT DE PLUS EN PLUS RARES, DE MÊME QUE SONT DE PLUS EN PLUS ISOLÉS LES CHEFS D'ÉTABLISSEMENT QUI SE BRAQUENT ET NE VEULENT MÊME PAS ENTENDRE PARLER DE CETTE EXPÉRIENCE DE LONGUE DURÉE. IL FAUT CONTINUER DANS CE SENS. C'EST POUR CELA QUE NOUS TENIONS À POINTER DU DOIGT L'ATTITUDE NÉGATIVE D'UN PROVISEUR (CELUI DE "JANSON DE SAILLY"), LEQUEL RAISONNE À COURT TERME, FACE À CELLE TOUT À FAIT POSITIVE D'UN AUTRE (CELUI DU LYCÉE MOLIÈRE), LEQUEL FAIT UN VRAI PARI SUR LA DURÉE. VENONS-EN AU TROISIÈME ARGUMENT, CELUI QUI N'EST JAMAIS OUVERTEMENT RECONNU ET QUI RENVOIE AUX RÉSULTATS SCOLAIRES ?

Sandrine Malarre — Le lycée « Janson de Sailly » est un lycée très élitiste. Le proviseur ne s'en cache pas. Je pense qu'en acceptant Farsaï, il avait l'impression de s'encombrer d'un « poids ». Il me l'a bien fait comprendre.

TROIS QUATORZE — EN UN MOT, IL PENSAIT AVANT TOUTE CHOSE AU FAMEUX « POURCENTAGE DE RÉUSSITE AU BAC ».

Sandrine Malarre — J'avais beau lui expliquer qu'elle pouvait suivre une année de scolarité sans passer le bac, il ne voulait rien entendre.

En échangeant deux mots avec elle, il avait pris sa décision. Je crois aussi que le proviseur n'était pas du tout préparé à un tel échange. Ça ne rentrait pas dans ses plans.

TROIS QUATORZE — IL Y A, LÀ ENCORE, UN PARADOXE : ON NE PEUT PAS D'UN CÔTÉ PRÔNER LE DÉVELOPPEMENT DES SÉJOURS SCOLAIRES DE LONGUE DURÉE COMME ON LE FAIT AU NIVEAU MINISTÉRIEL (IL Y A UNE DIRECTIVE TRÈS CLAIRE DANS CE SENS*) ET, D'UN AUTRE CÔTÉ — QUE CE SOIT AU NIVEAU DES ACADÉMIES, DES RECTORATS OU PARFOIS MÊME DES LYCÉES — METTRE DES BÂTONS DANS LES ROUES DES JEUNES, DES FAMILLES D'ACCUEIL ET DES ASSOCIATIONS QUI METTENT EN PLACE CES SÉJOURS.

Renaud Malarre — J'ai l'impression que les écoles (à l'image des familles d'ailleurs) ne voient que les contraintes d'un tel accueil : un(e) élève de plus, des obstacles à surmonter, de la complication inutile...

Sandrine Malarre — Quand on connaît Farsaï, on se rend compte qu'elle a de grosses qualités. Sa présence est très enrichissante pour nous et elle l'est forcément pour une école.

TROIS QUATORZE — ET C'EST LE CAS, JE PENSE, DE LA GRANDE MAJORITÉ DES JEUNES QUI SE LANCENT DANS UN TEL PROJET. AU-DELÀ DU SIMPLE ASPECT FINANCIER, IL N'EST PAS DONNÉ À TOUT LE MONDE DE PARTICIPER À UN TEL SÉJOUR.

Renaud Malarre — Je me permets de revenir sur l'inscription de notre fils à ce programme. L'idée ne vient pas de lui, mais de nous. Antoine, qui envisage d'intégrer Sciences-Po, avait pris conscience qu'il devait maîtriser l'anglais, en tout cas faire de gros progrès. Nous avions donc pensé l'envoyer en camp d'été aux USA. Mais, quand on a vu le coût pour 5 ou 6 semaines et les conditions (avec la présence notamment d'autres Français), on a douté de l'intérêt de la chose. C'était un gros investissement, sans grande garantie.

Sandrine Malarre — Je trouvais aussi qu'Antoine était fatigué par le cycle scolaire classique et beaucoup trop stressé. Il avait besoin de respirer.

Renaud Malarre — Antoine se mettait trop de pression et il en souffrait sûrement. On a pensé qu'une césure pourrait lui être très profitable.

TROIS QUATORZE — TOUS LES ADOLESCENTS ONT LEURS « DÉMONS INTÉRIEURS » À COMBATTRE, ET CETTE OPPORTUNITÉ D'ENDOSSER UNE NOUVELLE PEAU À CETTE PÉRIODE PRÉCISE DE LA VIE EST, NOUS LE PENSONS, PARTICULIÈREMENT INTÉRESSANTE ET BÉNÉFIQUE.

Sandrine Malarre — Nous cherchions donc une idée pour l'aider. Comme j'avais eu connaissance (par un article dans la presse qui s'intitulait : « Ils ont osé partir ») à la fois de PIE et de ce programme d'une année, on en a parlé à Antoine. Mais au début, il n'était pas très chaud. Antoine est très attaché au cocon familial et il craignait sans doute un peu la séparation. Et puis il y a avait là aussi des blocages au niveau de son école, de l'entourage, etc.

Renaud Malarre — Même au sein de notre propre famille, il y avait de grosses réticences.

Sandrine Malarre — Globalement, on nous prenait pour des hulu-berlus. Mais dès qu'Antoine a passé l'entretien de sélection, il a commencé à bien sentir la chose. Et puis le stage de préparation a eu raison de ses réticences. Il a également rencontré un de ses profs qui lui a dit que « c'était le plus beau des cadeaux que pouvait lui faire ses parents ». Cela a dû jouer également.

Renaud Malarre — En fait, on a tout fait pour le convaincre, mais c'est lui qui a décidé. On a essayé ensemble de rationaliser les choses, de prévoir des scénarios de vie dans le cas où il tentait l'expérience et dans le cas où il restait en France, et de lui transmettre notre enthousiasme. Et l'idée de partir a mûri doucement dans son esprit. Antoine se l'est appropriée. Petit à petit, il a pris les choses en main.

Sandrine Malarre — J'ai vraiment compris cela, à l'aéroport, le jour du départ. J'ai découvert à ce moment-là qu'Antoine était prêt, qu'il

était hyper serein. Je me demande si le fait qu'il ait été placé si tard et qu'il n'ait su que tardivement qu'il allait partir, n'a pas donné tout son poids à son séjour. Le fait est que le jour du départ il était « droit dans ses bottes », hyper serein, « top prêt ».

Renaud Malarre — Nous, on l'était beaucoup moins (rires). Ce jour-là, c'est nous qui avons un peu craqué. Antoine, lui, était calme et décidé. Si je dis tout cela, c'est que j'ai réalisé à cette occasion que notre fils s'était lancé dans un sacré « truc » et que, comme vous le dites, ce n'est certainement pas « donné à tout le monde » de faire ça.

TROIS QUATORZE — IL SUFFIT DE VOIR COMBIEN DE JEUNES OSENT TENTER CETTE AVENTURE — AUTOUR DE MILLE PAR AN EN FRANCE, ET CE POUR UNE POPULATION DE PLUS DE DEUX MILLIONS DE LYCÉENS — POUR RÉALISER QUE CETTE AVENTURE DEMANDE DE VRAIS EFFORTS, ET QU'ELLE EST SEMÉE DE VRAIES EMBÛCHES.

Renaud Malarre — Mille sur deux millions ! C'est en effet peu, très peu... quasi marginal. Ne serait-ce que pour cela, on peut dire des jeunes qui choisissent de participer à ce type de programme qu'ils sont exceptionnels !

Sandrine Malarre — Je dirais plutôt qu'ils ont quelque chose d'exceptionnel. Pour ma part, honnêtement, Antoine me bluffe tous les jours. Le fait qu'il soit amené à prendre un tas d'initiatives, le fait qu'il surmonte les obstacles, qu'il sache « prendre sur lui », qu'il s'émancipe comme il le fait : tout cela m'étonne et me rend vraiment admirative. Ce n'est pas parce que c'est mon fils. C'est simplement que ce projet l'a amené à évoluer. Tout le monde d'ailleurs est scotché par ce qu'il a entrepris.

Renaud Malarre — Le problème c'est que l'ouverture d'esprit qui est nécessaire pour participer à un tel projet passe pour une bizarrerie, une anomalie — avec tout ce que cela comporte de péjoratif — avant de passer pour une singularité positive.

TROIS QUATORZE — CELA NOUS RAMÈNE À CETTE QUESTION DE LA LANGUE QUI, A PRIORI, A BLOQUÉ L'INSCRIPTION DE FARSAÏ. C'EST, À L'ÉVIDENCE, UN HANDICAP ET DONC UNE DIFFICULTÉ SUPPLÉMENTAIRE POUR UNE ÉCOLE. OR, TOUS LES ÉLÈVES ONT DES HANDICAPS : UNTEL UN BLOCAGE EN MATHÉMATIQUE, UNTEL UNE DIFFICULTÉ DE CONCENTRATION OU UNE TIMIDITÉ MALADIVE, UNTEL UNE DYSLEXIE OU... QUE SAIS-JE ENCORE... ET QUEL QUE SOIT CE HANDICAP (ET CE N'EST PAS FORCÉMENT LE PLUS APPARENT QUI EST LE PLUS LOURD !), IL EST DU RÔLE DE L'ÉCOLE D'AIDER L'ÉLÈVE À LE SURMONTER. C'EST LE SENS MÊME DE L'ÉDUCATION. NOUS PENSONS À PIE QU'IL EST DU DEVOIR DE TOUS DE SOUTENIR LES JEUNES QUI SE LANCENT DANS UN SÉJOUR SCOLAIRE DE LONGUE DURÉE À L'ÉTRANGER, CAR CE PROJET, SI DIFFICILE ET SI AMBITIEUX, EST PARTICULIÈREMENT FORMATEUR. OR, CES SÉJOURS NE FONCTIONNENT QUE SI TOUT LE MONDE FAIT L'EFFORT NÉCESSAIRE : LE JEUNE D'ACCEPTER DE CHANGER DE VIE (DE S'ADAPTER, DE SUPPORTER LES DÉCALAGES CULTURELS, ET PARFOIS MÊME D'AVALER LES COULEUVRES), LES FAMILLES D'ACCUEILLIR — AVEC TOUTES LES JOIES ET LES CONTRAINTES QUE CELA IMPOSE —, LES ASSOCIATIONS COMME LA NÔTRE DE GÉRER LES DIFFICULTÉS... ET LES ÉCOLES D'OUVRIER LEUR PORTES. IL EST ÉVIDENT QUE SI CES DERNIÈRES NE S'ADRESSENT QU'AUX JEUNES QUI SONT PARFAITEMENT DANS LE MOULE (QUI PARLENT PAR EXEMPLE TRÈS BIEN LE FRANÇAIS À LEUR ARRIVÉE) ELLES NE REMPLISSENT PAR VRAIMENT LEUR FONCTION.

Sandrine Malarre — Oui c'est exact. Le plus extraordinaire dans cette expérience c'est que tout le monde doit se remettre en question. Et tout le monde en retire des bénéfices.

** Le Ministère de l'Éducation nationale, pour sa part, ne voit que des avantages à ce que se développent des échanges individuels de moyenne ou de longue durée, situés en période scolaire, si l'on est assuré de l'intérêt pédagogique et culturel. — Ministère de L'éducation — Circulaire n°88-147*

LE RÉSEAU PRO DE PIE

PARCOURS D'ANCIENS

Tous les participants PIE ont à la fois des compétences et des capacités qui les distinguent, ainsi qu'une force commune qui les lie et leur inspire une mutuelle confiance. Fort de ce double constat, PIE a créé en 2015 un réseau professionnel. Objectif : conseils et entraide professionnels, recherche de stages et de stagiaires, d'emplois et de partenaires... "LE RESEAU PRO" publie une gazette mensuelle. "LE RESEAU PRO" compte aujourd'hui près de 700 membres LinkedIn et plus de 2500 abonnés à sa gazette. Dans ce numéro, TROIS QUATORZE relate le parcours d'un ancien participant au programme.

PIERRE BÉNÉTREAU

Rien ne prédisposait Pierre, originaire de Bergerac, à vivre et à travailler au Canada. Son année scolaire à l'étranger l'a projeté dans un autre monde.

Année de séjour : 1999 — Lieu de séjour : Stenen, Saskatchewan, Canada (Sturgis Composite High School) — Lieu de vie : Edmonton, Alberta, Canada — Profession : manager de deux compagnies (une canadienne : « Custom Edge Designs », une française : « LP Pent ») qui proposent, fabriquent et distribuent des produits promotionnels personnalisés.

TROIS QUATORZE — Décris-nous ton parcours depuis ton retour de ce séjour scolaire avec PIE.
PIERRE — Je suis revenu en 2000. J'ai passé une licence Pro dans l'agriculture. J'ai assez vite quitté la France. J'ai bossé plusieurs années aux USA et au Canada. J'étais responsable d'une concession agricole dans l'Alberta. Il y a un an et demi maintenant, j'ai pris un virage important en m'orientant vers la vente/ marketing.

Pourquoi ce virage ?

On m'avait fait pas mal de promesses dans mon ancien travail, et dans la mesure où rien ne se concrétisait, j'ai jugé que le temps était venu de m'en aller. J'avais des contacts chez « Custom Edge Designs » (l'entreprise où je bosse aujourd'hui)... ils cherchaient un manager. Alors j'ai saisi l'occasion.

Qu'est-ce qui t'a séduit dans le projet ?

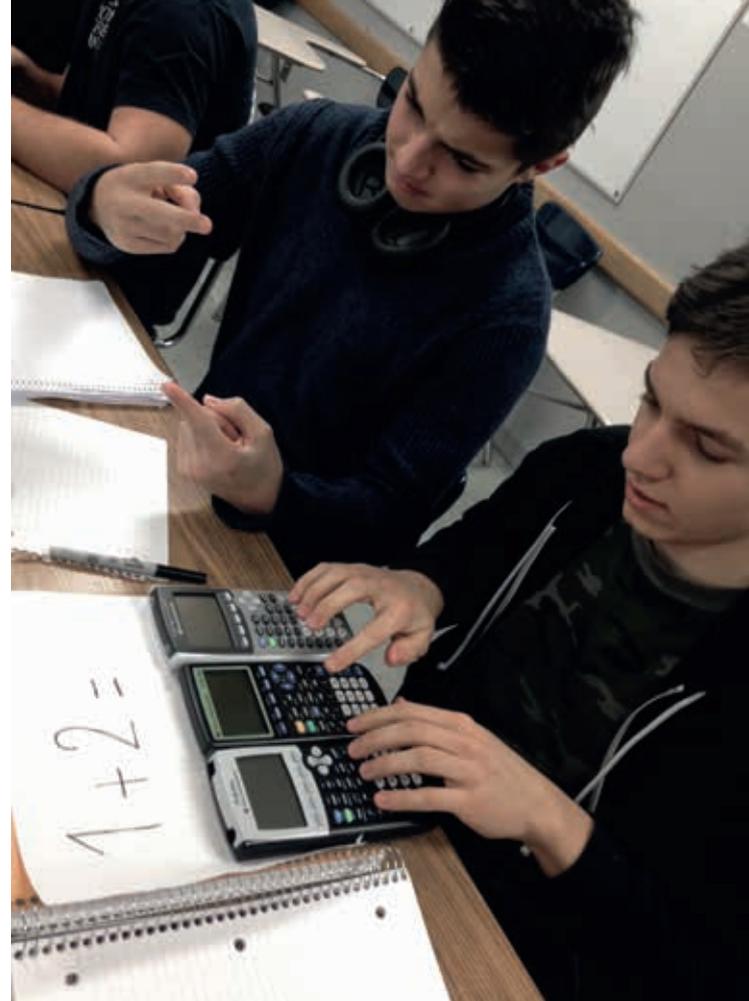
L'entreprise que j'intégrais était jeune et avait un beau projet. Cela me permettait de changer de vie. Le challenge était important, mais la compagnie avait un potentiel énorme.

En quoi consiste ton travail ?

On recherche principalement des compagnies de revendeurs avec qui travailler et on bosse aussi en direct avec des grandes marques qui font beaucoup de promotion pour essayer de se démarquer (type marques de vélos, de chaussures...). On essaie de leur proposer de bons supports. C'est un travail intéressant car on mise sur la qualité (bons produits et bon service après-vente) et sur le fait que l'on essaie de traiter nos clients comme on voudrait être traités. Je voyage pas mal également. L'activité est donc enthousiasmante.

Revenons en arrière ? Pourquoi et comment, à 17 ans, as-tu décidé de partir au Canada ?

Ma sœur Claire était partie avant moi. Pour elle, tout s'était très bien passé. Alors mes parents m'ont proposé de faire la même chose. Cela m'a paru naturel. Je suis donc parti, mais sans trop réfléchir en fait, plutôt en me laissant porter. Je crois que, du coup, je n'avais pas vraiment mûri mon affaire. C'était un peu comme si le séjour de ma sœur garantissait la réussite de ma propre expérience. Et je dois dire que les trois premiers mois ont été difficiles, voire très difficiles. Problèmes d'adaptation, de blues, etc. Je suis un peu tombé de haut.



Gabriel, Castle Rock, Washington — Une année scolaire aux USA, 2015-2016

Au-delà de ces difficultés, que te reste-t-il, quinze ans après, de ce séjour ?

Que du positif. D'ailleurs, je ne dirai pas « au-delà des difficultés » mais plutôt « à cause des difficultés ». Car, au final, j'ai, durant cette année, appris avant tout à m'adapter, à faire face à l'inconnu, à sortir de mon cadre. Le plus grand enseignement tient au fait qu'au terme du séjour, je n'avais plus peur de bouger, de changer, de me lancer dans une aventure. Ce séjour fut pour moi une révélation. Voilà maintenant 12 à 13 ans que je vis loin de la France (USA ou Canada), j'ai aujourd'hui la double nationalité (française et canadienne), j'ai « vu du pays », j'ai beaucoup voyagé. Si je regarde objectivement mon parcours, je peux affirmer que tout ce que j'ai fait depuis, je le dois à mon année d'études au Canada.

Faisons de la rétro-prospective. Que serais-tu devenu si tu n'étais pas parti ?

C'est forcément difficile à dire. Mais ce qui est sûr, c'est que quand je reviens du côté de Bergerac — le pays où j'ai grandi — je reviens quasiment en arrière dans le temps. Quand je croise des copains d'école dans la rue, je me mets un peu à leur place. Je n'aurais pas mal tourné, non, mais mes perspectives auraient été plus étroites. Je serais sans doute devenu ouvrier, agricole ou autre... Je dis cela sans aucune condescendance, parce que je ne tire aucune gloire de ça, mais je sais que j'ai eu la chance de pouvoir me remettre en question et d'élargir mon horizon.

POUR PARTICIPER AU RÉSEAU PROFESSIONNEL PIE, VOUS POUVEZ :

- 1 — REJOINDRE LE GROUPE LINKEDIN : piefrance.com/linkedin
- 2 — RECEVOIR, PAR E-MAIL LA GAZETTE MENSUELLE ÉDITÉE PAR LE RÉSEAU PRO. Demande d'abonnement gratuit à : reseau@piefrance.com
- 3 — COMMUNIQUER VIA LINKEDIN OU E-MAIL (demandes, offres, questions et conseils)



- 1 — Thomas, Meadow Vista, California — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 2 — Lorena, Creedmoor, North Carolina — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 3 — Illona, Str atford, California + Villa Maria, Cordoba — 2x6, USA-Argentine, 2015-2016
- 4,13 — Théo, Pachuca, Hidalgo — Une année scolaire au Mexique, 2015-2016
- 5 — A rame, Oklahoma City, Oklahoma City — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 6, 7, 8 — Laur a, Wausau, Wisconsin — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 9 — P énélope, Uxbridge, Ontario — Un trimestre scolaire au Canada, 2015-2016
- 10 — Alic e, Jefferson City, Tennessee — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 11 — L oreena, Creedmoor, North Carolina — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- 12 — Max, O roville, California — Une année scolaire aux USA, 2015-2016
- Ci-dessous — P auline, Crozet, Virginia — Une année scolaire aux USA, 2015-2016



En famille

Avouons-le : au départ, je suis vraiment mauvaise en anglais ! Je ne manque pas d'intérêt pour cette langue, seulement — allez savoir pourquoi — je bloque. Les temps, les verbes irréguliers... tout se mélange dans ma tête et ça donne un genre bizarre à mon discours : un aspect des plus poétiques, mais des propos totalement incompréhensibles. Et je dois avouer que cette situation est très frustrante. Je ne demande qu'une chose : progresser. Grande amoureuse des voyages et des aventures, j'ai donc eu envie de partir un an à l'étranger pour remédier de façon définitive à mes problèmes linguistiques.

L'arrivée dans le pays et la rencontre avec ma famille d'accueil restent les moments où je réalise vraiment ce que j'ai fait et où je suis. Je ne sais pas parler anglais, et pourtant, je ne stresse pas du tout. Je me mets à discuter en anglais, de façon plutôt fluide, malgré la fatigue. À mon grand étonnement, je comprends une très grande partie des questions qui me sont posées. Je suis très vite complètement séduite par ma famille d'accueil ; je réalise à quel point je suis chanceuse d'être parmi eux : ils me rassurent et m'apportent le confort familial qui me donne ce sentiment de sécurité. C'est le coup de foudre ! Il me reste encore à passer l'épreuve de l'école. Je m'inquiète : vais-je m'intégrer ? pouvoir communiquer ? me faire des amis ? vais-je aimer les cours ? Le premier jour passe et je comprends que mes appréhensions sont loin d'être fondées. Certes, il ne m'est pas aisé de communiquer et les propos que je tiens, parfois me sidèrent... En France j'étais quelqu'un de plutôt timide, doutant de mes capacités. Ici je me lance — en baragouinant anglais — et je crée vite des liens avec les étudiants. C'est étonnant. Ma famille d'accueil me dit que je suis aidée par ma « bubbly » personnalité. Je découvre un nouveau moi, qui me ravit ! Ce voyage devient l'occasion rêvée de repartir de zéro : ici personne ne me connaît et ne me juge. Très vite, je prends beaucoup de plaisir à suivre les cours (qui sont si différents de ceux que je suis en France). L'école devient un lieu de plaisir : on s'approcherait presque des vacances. On travaille de 8 h à 15 h. Les professeurs sont tellement cordiaux que c'est une joie d'apprendre avec eux. Mon professeur de « travail du bois » devient même l'un de mes meilleurs amis, me taquinant à tous les cours et venant me parler après l'école. Contrairement à ce qui se fait en France, ici à l'école, on ne pratique ni l'intimidation, ni le commérage, ni la dévalorisation. Le plus agréable reste cette possibilité qui nous est offerte de choisir les matières que l'on étudie. Mon emploi du temps : cuisine, art, anglais, théâtre, travail du bois et sport. Autant dire... le rêve ! Il va sans dire que je me fais plaisir.

Le seul point ennuyeux est l'uniforme obligatoire ! En soi, il n'est pas moche, mais le problème pour les filles c'est qu'elles ne peuvent porter que des jupes ou des robes ! Alors je me jette sur mes bons vieux pantalons dès les cours finis. Après avoir découvert et goûté à une telle liberté dans le système éducatif, je me dis que les écoles françaises ont une bonne marge de progression ! Plus les semaines passent plus je comprends l'utilité de s'inscrire à des clubs, de participer à des activités. C'est grâce à eux que le contact avec les étudiants se fait, que l'on s'intègre et que l'on rencontre ceux qui deviendront nos plus proches amis. Les étudiants de ma classe se sont intéressés à moi durant les deux premières semaines qui ont suivi mon arrivée, puis m'ont très vite oubliée. Il n'est pas aisé de débarquer en milieu d'année

J'AIME CE QUE JE SUIS DEVENUE

scolaire, les groupes d'élèves étant déjà composés et les habitudes étant bien ancrées. Un nouvel étudiant est une source d'intérêt et intrigue les premiers temps, mais très vite il perd son attrait.

Quand nous n'avons pas de projets, c'est l'école qui nous organise des « Trips », tel que le ski, les randonnées, la découverte, l'« Outdoor Education »... Pour le trekking, je pense avoir trouvé le pays des rêves. Je ne sais où donner de la tête : forêts, montagnes, plages et autres endroits exotiques. La merveille des merveilles tient à l'omniprésence du vert. Que l'on soit en ville ou à la campagne, les arbres, les fleurs, la faune et la flore arborescente sont exubérants. Voilà que trois mois avant mon départ, j'ai une soeur d'accueil japonaise qui débarque. Cela change mon séjour, mais en mieux ! Nous devenons inséparables. Je me plais à l'aider quand elle en a besoin, un peu comme un mentor (car j'ai déjà vécu sa situation). Attention, durant un échange, tout n'est pas rose et tout n'est pas positif ! Il faut parler du fameux « Homesickness » ! Je ne l'ai pas croisé pendant les six premiers mois, mais il a surgi à l'improviste, au moment des fêtes.

La Nouvelle-Zélande m'a tellement apporté ! J'ai appris à m'aimer et à accepter les challenges. Je n'ai plus peur d'essayer quelque chose de nouveau et encore moins de me ridiculiser. J'aime ce que je suis devenue. Je veux continuer à grandir et à me découvrir. Cette année est d'une richesse inégalable.



Voilà. Tout cela est fini. Tout cela c'était ma vie pendant neuf mois et tout cela a pris fin.

Quand j'ai réalisé que ce rêve s'achevait et que le temps était venu de quitter ma nouvelle famille et mes amis, j'étais des plus déprimée. Je m'en souviens ! Que d'« au revoir » déchirants, ponctués de tant de pleurs.

Mais, de retour en France — de retour à la maison —, j'ai pris du recul sur mon expérience. Aujourd'hui, je peux affirmer que je ne regrette rien et que, pour rien au monde, je ne changerais quoi que ce soit à ces neuf derniers mois ! Je n'ai plus qu'une envie : continuer à parler anglais, voyager à travers le monde, découvrir un nombre incalculable de pays, de nouvelles personnalités et de nouvelles cultures.

Voilà maintenant un mois que j'ai quitté mes parents, mes amis, mes chiennes,

mon cheval, mon poisson, que j'ai quitté ma petite routine bien tranquille, que j'ai quitté tout ce que je connaissais, tout ceux/ce que j'aimais, que j'ai quitté l'Europe et la France, pour quelque chose d'inconnu, de nouveau, de difficile, de troublant, quelque chose qui, je le sais, me changera pour toujours, me fera sûrement grandir, changera ma vision du monde. En un mois, j'ai eu le temps d'avoir plusieurs coups de blues... certains plus durs que les autres. J'ai eu le temps de découvrir un nouveau sport qui me plaît énormément (et que je pratiquerai peut-être à mon retour), j'ai eu le temps de faire des rencontres incroyables, et celui de réfléchir aux raisons qui m'ont poussée à quitter mon cocon familial, à quitter ma vie ; j'ai eu le temps d'apprendre ce que c'est que de se battre contre soi-même, contre ses limites, le temps d'apprendre ce que c'est que de travailler dur pour réussir, et le temps surtout de découvrir un nouveau pays, un nouvel environnement, un nouveau continent, une nouvelle culture, un nouveau style de vie. Oui j'ai vécu des moments tristes (sans doute parce que c'était le premier mois). Je ne me faisais pas vraiment d'illusion sur le fait que ça allait être dur, mais tout de même... je ne m'attendais pas à cela !

En un mois, j'ai aussi eu le temps de rencontrer une personne extraordinairement gentille, accueillante et généreuse, Melonie, qui m'a invitée à dormir chez elle une nuit avant un tournoi. J'ai eu le temps aussi de rencontrer deux amis absolument « fous », Derek et Dalton, qui me font mourir de rire ; j'ai eu le temps de créer des liens, des amitiés avec les membres de la meilleure des équipes de volley-ball au monde, et celui de détester Robert (« Yes, I hate you Robert ! »), et de rencontrer un Mexicain pas comme les autres : Pedro. J'ai passé mes deux premières semaines ici à observer : la vie, les autres. J'ai été plutôt discrète. Et maintenant je me lâche, je n'ai plus peur de parler, de poser des questions, de faire les choses. Je n'ai plus peur de l'incompréhension, car je sais qu'on m'aidera toujours et qu'on sera clément avec moi.

LETTRE D'UNE MÈRE ET D'UNE FILLE



À vous parents,

je voulais simplement témoigner de ce que je vis depuis ce jour de novembre 2014, où ma fille unique, en classe de seconde, m'a demandé de partir un an à l'étranger. Elle était très déterminée : six mois aux USA et six mois en Argentine. À ma première question : « Pourquoi ces deux destinations ? », elle m'a simplement répondu : « Pour être bilingue, comme ça, ce sera fait, et comme ça, en rentrant je me consacrerai aux maths et à la physique. » Si cela était aussi simple... Il n'y a pas eu un jour, entre novembre et janvier (date de

l'envoi du dossier) où le sujet n'a pas été évoqué. On était quatre à la maison : Anna, mon mari, moi et PIE. J'avoue avoir eu, tout de suite, un sentiment de fierté à l'idée que ma fille de quinze ans se sente capable de se lancer dans une telle aventure. Son père en revanche a eu besoin de temps, et Anna a dû faire preuve de détermination pour le convaincre. La fin avril est venue. Un soir, à table, le portable d'Anna a sonné, et là — je me souviendrai toujours de son regard — ma fille s'est levée; elle nous a dit : « C'est Pascale de PIE » (notre correspondante locale), et puis elle s'est éloignée dans une autre pièce pour vivre ce moment et cette conversation, seule. Je me doutais déjà qu'elle était prête, mais à cette attitude, j'en ai eu la certitude. Elle est revenue vers nous très émue pour nous annoncer qu'une famille américaine l'avait choisie. Le soir même, elle leur envoyait un mail. C'était vraiment concret, Anna allait partir, elle avait une famille. Ensuite, il y a eu le stage d'intégration en mai : un grand moment ! Une solidarité est née. Elle nous a parlé du « parler-vrai », de ce qui s'est dit. Les témoignages d'anciens du programme sur les difficultés rencontrées l'ont mise face à la réalité.

Juin, juillet et début août ont été festifs et émouvants, car il y a eu les « Au revoir » aux copains du lycée, à ceux de l'équitation, à la famille.

C'est cette période qui a été le plus difficile pour moi. On me décrit comme une femme positive et fonceuse, et pourtant des sensations physiques bizarres sont apparues, telle une impression d'oppression au niveau de la cage thoracique. Aux « Bonjour, comment ça va? », j'avais une folle envie de crier : « Non, ça ne va pas. » Et puis, il y a eu, au volant de la voiture, ces sanglots...

Qu'est-ce que mon corps voulait me dire ?

Cela a duré jusqu'au 17 août, 8 heures. À l'aéroport Charles de Gaulle, on s'est pris dans les bras tous les trois (Anna, son père et moi). Moi, je me suis contenue, j'ai fait la forte... mais c'est Nicolas qui a explosé en sanglots. Et là, j'ai entendu une petite voix toute gentille qui a dit : « Non, papa, pas toi », et l'on a pleuré tous les trois, tout en riant de se voir comme ça.

En quittant l'aéroport, j'ai tout de suite ressenti un soulagement, comme si l'on m'avait ôté un poids sur le cœur. J'ai compris quelques jours plus tard : j'avais fait le deuil de l'enfance de mon enfant.

Je suis fière d'avoir été suffisamment forte pour la laisser partir, car je sais au plus profond de moi que les voies de la facilité nous font vite oublier que c'est face à la difficulté que nous pouvons réellement progresser et, par conséquent, grandir. J'ai toujours su que ma fille avait (et a) la force nécessaire pour aborder cette séparation d'une façon positive.

Si vous aussi, vous le sentez, et que vous pouvez financièrement donner à votre enfant cette opportunité d'élargir son champ de vision, faites-le...

Voilà bientôt trois mois aujourd'hui que ma jolie princesse est partie... Ce qui me manque le plus ?

De la prendre dans mes bras et de sentir son odeur ; mais je sais qu'elle vit cette expérience pleinement et cela m'apaise. Je profite de ce petit témoignage pour souligner l'importance du rôle du délégué de PIE (lui qui nous apporte son soutien et sa chaleur humaine).

Merci à l'ensemble de l'équipe de Paris et d'Aix de nous dire les choses telles qu'elles sont. Et puis, merci à la famille Stephens d'accueillir bénévolement mon bijou et d'en prendre soin. Pour finir, merci à toi, ma chérie, d'être ce que tu es, et n'oublie pas : « Le chemin se fait en marchant. »



Clothilde, Stewartstown, New Hampshire — Une année scolaire aux USA, 2015-2016

Carnet de l'association

PIE OUVRE UNE ANTENNE À BRUXELLES

Les adolescents belges sont proportionnellement plus nombreux que les adolescents français à se lancer dans la grande aventure de l'année scolaire à l'étranger !

Cela explique en partie que, depuis plusieurs années, les promotions "DÉPART" de PIE comptent régulièrement quelques jeunes Belges, attirés par les programmes et l'esprit de notre association. Cependant, notre réseau s'arrêtant aux frontières de l'hexagone, l'accès à l'information et le suivi des dossiers étaient un peu plus compliqués pour tous ceux qui n'étaient pas Français.

Aussi, PIE a décidé de tenter l'aventure belge en ouvrant une antenne à Bruxelles. Rattachée à la région Paris Nord-Est, cette antenne permet aux jeunes Belges d'avoir un interlocuteur local qui les aide à mettre en place leur projet, les soutient dans leur préparation et répond à tout moment à toutes leurs questions. L'adaptation aux normes belges est également facilitée.

E-mail : belgique@piefrance.com

Tel fixe : +32 (0)2/613 16 38

Tel portable : +32 (0)470 38 29 16

Avenue Louise, 523 — 1050 Bruxelles (sur rendez-vous)

Déléguée : Pauline Arnould

[Retrouvez sur le site de PIE \(piefrance.com\) l'interview d'une participante belge](#)



ACCUEILLIR AVEC PIE

Consultez les profils simplifiés des jeunes étrangers en attente d'une famille d'accueil sur : piefrance.com
Site et profils régulièrement actualisés. Si vous voulez en savoir plus sur l'accueil, contactez PIE au : 04 42 91 31 00

ÉCRIRE À TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents... Le journal *Trois Quatorze* attend vos commentaires et vos impressions pour les publier. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : trois.quatorze@piefrance.com

BIENVENUE ET BONNE ROUTE

- À *Gaël* et à *Andréa*, les petits-enfants de Pascal Blox (directeur administratif et financier de PIE) et d'Annie, nés le 23 juillet 2015, à Saint-Denis de la Réunion.
- À *Lise*, la fille de Julie Rousselle (ancienne participante et salariée) et de Greg, née le 14 septembre 2015.
- À *Théo*, le fils d'Emma Abbonato (comptable à PIE) et de Denis, né à Marseille, le 15 septembre 2015.
- À *Oscar*, le fils de Flora Chevalier (déléguée à Paris) et d'Alexandre, né à Paris, le 25 septembre 2015.

MOUVEMENTS

RÉGION OUEST ● L'année a été marquée par le départ de Pascale Albert (responsable de régions depuis 2010 — voir portrait dans le numéro 54 de *Trois Quatorze*) et par l'arrivée, pour la remplacer, de Coralise Foulet, ancienne participante (USA, 2003).

RÉGION PARIS-NORD-EST ● En août prochain, Sarah Gonzales partira faire le tour du monde. Sarah, salariée à PIE depuis juin 2012 et responsable du bureau de Paris depuis septembre 2013, sera remplacée par Sarah Souini (ancienne participante — USA, 2003).

BUREAU D'AIX ● Cécile Leculée (ancienne participante — USA, 2002) a rejoint l'équipe d'Aix en janvier 2016. Elle travaille au bureau national en tant qu'assistante des programmes aux côtés de Gladys.

DEVENIR DÉLÉGUÉ(E) DE L'ASSOCIATION PIE

- À PIE, le rôle du(de la) délégué(e) est crucial. C'est le délégué, en effet, qui oeuvre sur le terrain, qui recherche et sélectionne les familles d'accueil, qui rencontre les participants aux séjours et leurs parents, qui informe, oriente, rassure et accompagne. Parents et familles d'accueil (d'hier et d'aujourd'hui), anciens participants... Si vous êtes intéressé(e), n'hésitez pas à contacter Maya, qui vous en dira plus sur la fonction : maya@piefrance.com.

Abonnez-vous à la page facebook de TROIS QUATORZE :
<www.facebook.com/journaltroisquatorze>

Retrouvez TROIS QUATORZE sur le site internet de PIE
<www.piefrance.com>

PIE | PARTIR À L'ÉTRANGER | ACCUEILLIR | SÉJOURS DE LONGUE DURÉE



Jules, Anchorage, Alaska — Une année scolaire aux USA, 2015-2016

POINT DE VUE | DE BEAUX VOYAGES | Un auteur, non dépourvu d'humour, a présenté le tourisme comme « une industrie qui consiste à envoyer des gens qui seraient bien mieux chez eux dans des endroits qui seraient bien mieux sans eux. » À l'heure où se développe un tourisme de masse à bien des égards effrayant, la formule, au-delà de son aspect provocant, en dit long sur la menace qui sous-tend des échanges mondiaux qui n'ont d'échanges que le nom. Elle nous conforte, en tout état de cause, dans l'idée que les séjours que nous mettons en place à PIE sont aux antipodes du tourisme moderne, lequel prend trop souvent des allures de molle colonisation. Les séjours scolaires de longue durée, en effet, ne fonctionnent que sur la capacité des participants à accepter de se fondre dans un nouveau monde ; ils ne perdurent que si les protagonistes font preuve d'une vive curiosité et d'un sens aigu de l'adaptation. Ces conditions sont en effet indispensables à ce que, loin de chez eux, les participants se sentent intégrés et heureux, et à ce que leurs hôtes se sentent bien — voire mieux — avec eux que sans eux. C'est à ce prix alors que chacun devient acteur à part entière de l'échange et que tous — y compris ceux qui accueillent — se transforment alors en voyageurs, dans toute l'acception du terme.